

(Novembre-décembre 1961)¹

Jésus crucifié et abandonné

Tout le christianisme est un mystère d'amour et de douleur et il en est de même dans notre Mouvement, dont les éléments réellement vitaux nous semblent bien être l'amour et la douleur.

Et, comme dans le christianisme, en général, l'amour triomphe de la douleur et la vie l'emporte sur la mort, il en est de même dans l'Œuvre de Marie.

Lorsque nous n'en étions encore qu'à l'aube de cette vie nouvelle, nous nous interrogeons souvent sur ce qu'il pouvait y avoir de plus beau au monde : étaient-ce les étoiles, les fleurs, les petits enfants, la science, la nature... ; et nous pensions pouvoir conclure : c'est l'amour, cet amour maternel ou fraternel ou nuptial que Dieu a mis au cœur humain.

Jésus lui-même avait élevé l'amour fraternel au plan surnaturel en formant avec les chrétiens une fraternité ; l'amour maternel apparaissait encore plus beau, car purifié par la souffrance et, par conséquent, plus durable aussi et sacré pour le cœur humain ; l'amour nuptial surpassait presque tous les autres, car il était assez fort pour rendre deux êtres capables d'abandonner toute autre affection naturelle afin de fonder une famille nouvelle...

L'amour est donc beau. « Mais - nous disions-nous - qu'en est-il de Dieu qui l'a créé ? » Et nous qui lui avons tout abandonné, pouvions-nous, en cette vie déjà, expérimenter quelque chose de cet amour qui est Dieu ?

Écoutant un jour un prêtre parler des souffrances du Christ, nous l'avons entendu dire que le moment de sa plus grande douleur avait sans doute été celui où il s'était écrié au Calvaire : « Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Commentant ce propos entre nous et sous l'impulsion d'un grand désir de bien utiliser la seule vie que nous ayons en notre possession, nous avons décidé de choisir, pour notre modèle, « Jésus abandonné » (ainsi l'avons-nous appelé en cette souffrance).

A partir de ce moment là, Jésus abandonné, son visage, son cri mystérieux, ont coloré, pour ainsi dire, tous les instants douloureux de notre existence.

Nous aussi, en effet, comme tout le monde, nous éprouvions certaines amertumes de l'âme que l'on peut appeler : ténèbres, aridités, sentiments d'échec, solitude, poids de notre humanité, de nos péchés.

¹ Texte publié en italien in Chiara Lubich, *Tutti siano uno*, Rome 1968, p. 77. Publié en français in *C'était la guerre*, Nouvelle Cité, Paris 1972, p. 55-68.

Mais, Jésus à la neuvième heure n'avait-il pas éprouvé de si épaisses ténèbres qu'elles dépassaient infiniment tous nos propres sentiments d'obscurité ?

Cette aridité n'était-elle pas si forte qu'elle semblait priver mystérieusement la divine âme de Jésus de l'ineffable présence du Père ?

Jamais, comme en cet instant, Lui, le victorieux, n'est apparu comme vaincu. Lui, le Fils de Dieu, auquel il est indissolublement uni, ramenait au Père tous ses enfants, en offrant pour eux, comme rançon, la plus profonde des solitudes. Lui, l'innocence même, il portait sur ses épaules tous nos péchés et attirait, tel un divin paratonnerre, toute la justice de Dieu.

Quant à nous, en voyant dans nos pauvres souffrances une ombre de la sienne, et si auparavant nous endurions passivement ces moments en attendant que des circonstances nouvelles viennent en changer la face, aujourd'hui, recueillies dans l'intime de l'âme, nous les offrons à Jésus, heureuses de joindre notre petite goutte de douleur à l'océan de la sienne. Nous continuons à vivre ainsi les instants successifs qui formaient notre existence, toutes tendues vers sa volonté, comme, par exemple, en aimant le prochain que les circonstances nous faisaient rencontrer.

Les ténèbres, l'impression d'échec, l'aridité disparaissaient. Et nous de commencer à comprendre combien dynamique et divine est la vie chrétienne qui ne voit dans la mélancolie, la croix, la douleur, qu'un passage et fait goûter une plénitude de vie qui signifie résurrection, lumière, espérance, même au milieu des tribulations.

Aussi Jésus abandonné était-il, pour toutes, la clé qui redonnait continuellement accès à l'union à Dieu.

Il était encore le moyen de réparer les petites fêlures causées à l'unité, qu'une « mutuelle et constante charité » avait établie entre nous. « Là où il y a la charité et l'amour, là est Dieu » ; mais là où il n'y a pas la charité, ni l'amour, Dieu n'est pas.

Sa douce présence, qui donnait un sens à notre nouvelle vie, la lumière qui nimbait les moindres actions faites par amour pour lui, qui expliquait le présent et illuminait l'avenir, cette plénitude de joie enclose dans l'unité réalisée entre frères, s'évanouissaient parfois, à cause de l'orgueil ou de la susceptibilité de l'une ou de l'autre, d'un attachement quelconque à ses idées personnelles ou à ses affaires, d'un manquement à la charité.

Nos âmes se trouvaient alors déconcertées, titubant dans le noir et tout ce que nous avions fait jusque là nous semblait inutile.

C'était comme si le soleil disparaissait de notre lumineuse unité.

Seul le souvenir de Jésus, dans l'obscurité de son abandon, dans les ténèbres où son âme était plongée, pouvait nous faire espérer que tout n'était pas perdu ; que même cela, puisque c'était une souffrance, pouvait être agréable à Dieu, si c'était offert par amour... C'est ainsi que nous faisons, rebâtissant ensuite courageusement l'unité entre nous en demandant pardon et même en prenant l'initiative quand ce n'était pas nous mais notre frère qui avait quelque chose contre nous : l'Évangile ne nous avait-il pas avertis que pas même l'offrande à l'autel n'était agréable à Dieu dans un climat dépourvu de charité réciproque.

Et le soleil revenait dans notre petite communauté ; présence de Jésus parmi ceux qui sont unis en son nom.

Pour l'amour de Jésus abandonné, la lumière et la paix resplendissaient non seulement dans nos âmes, mais dans toutes celles qui, isolées, désorientées, orphelines, déçues, découragées, désespérées, sans soutien ou tombées dans des situations absurdes, rappelaient, sous l'un de ses aspects, Celui que nous avons choisi.

Ces âmes-là étaient les préférées des membres du Mouvement qui s'efforçaient de partager toute leur peine. Au moment opportun, on leur parlait de Jésus, de son amour infini, de ses prédilections - celles des béatitudes - de leur privilège de pouvoir partager la croix avec lui pour leur bien et celui de l'humanité. On leur expliquait, en outre, la nécessité de lui offrir les souffrances personnelles, souffrances où l'on ne doit rien entrevoir d'autre que le visage de Jésus abandonné. Sainte Thérèse de Lisieux prenant conscience de la gravité de sa maladie n'avait-elle pas dit : « Voici l'Époux » ?

Une certitude se faisait chaque jour plus claire en nous : c'est que la souffrance est toujours sacrée. Il ne nous fallait pas seulement la supporter mais l'étreindre.

De cette façon, la solitude s'emplissait de Dieu et de la compagnie des nombreux frères qui adhéraient déjà au Mouvement. Les âmes trouvaient en Jésus abandonné l'orientation de leur vie. Les orphelins découvraient parmi ceux qui s'efforçaient de faire la volonté de Dieu, des frères et des sœurs, des pères et des mères. Les personnes déçues, fatiguées, découragées pouvaient trouver la solution de tous leurs problèmes, puisque le *pourquoi* de chacun trouvait une réponse dans l'immense *pourquoi* de Jésus.

Jésus était descendu jusqu'à nous, en se faisant homme, mais il s'était annihilé sur la croix et, dans l'abandon, il paraissait anéanti. Tel une divine rampe, il donnait à n'importe quel homme au monde, dans n'importe quelle situation morale ou spirituelle que ce soit, la possibilité d'accéder à sa divine majesté, pourvu qu'il se tourne vers Lui, et transforme le poids de la douleur qui l'accable en autant d'amour pour le suivre.

C'est ainsi que petit à petit, et grâce aussi à notre Mouvement, beaucoup de gens ont compris ou expérimenté les paroles de Jésus : « Ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin du médecin, mais les malades... »

Dans le premier focolare, nous qui voulions être de vraies chrétiennes, nous répétions chaque jour au réveil : « Parce que tu es abandonné » ; cela revenait à dire : « Le pourquoi de ma vie, c'est Toi, Seigneur, crucifié, sous quelque forme que tu voudras. Je n'éviterai pas ta rencontre. Ce sera, au contraire, pour moi, le moment le plus beau ».

Tel est notre idéal : Jésus crucifié et abandonné, à soulager et à reconforter en nous, autour de nous et dans le monde entier.

Notre petite expérience nous dit qu'il n'est pas de vie chrétienne hormis chez ceux qui se consacrent à la croix, car notre expérience n'est que l'une des innombrables mises en pratique de la parole de Jésus : « Celui qui veut venir à ma suite... qu'il prenne sa croix et me suive ».

Mais s'il nous est possible de dire quelque chose pour encourager ceux qui veulent entreprendre cette divine aventure, nous pouvons affirmer que, dans notre humble sphère, nous aussi comme nos frères aînés, les saints, nous avons connu d'expérience que nous jeter dans les bras de la croix ne signifie pas trouver seulement la douleur. Non, tout cela mène à l'amour, à cet Amour qui est la vie même de Dieu au dedans de nous.